

Édito : Le week-end du 10 et 11 décembre, certains étudiants de l'IECA ont profité d'une sortie dans les Vosges organisée par le BDE. Si l'esprit vacancier du voyage était évident, il n'y avait pas à chercher trop loin pour trouver du cinéma. La scénographie et la mise en scène des jeux créés par le duo Antoine Gouy et Elliott Lichtenberger a su convaincre les acteurs présents. Dans un premier temps bâtisseurs de cité, les joueurs évoluaient dans le noir, au sens littéral comme au sens figuré. L'humour et l'intelligence de l'activité résidaient dans la révélation progressive des véritables conditions de victoire, formant petit à petit une satire de l'hypocrisie de certaines communications officielles. Dans un deuxième temps, les joueurs ont été mis dans la peau de combattants acharnés sur un ring. Notre duo de réalisateurs a compris l'apport d'un bon chauffage de salle et le contenu des duels était moins important que la quantité d'énergie que les compétiteurs décidaient d'y mettre. « Les choses se rendent intéressantes à ceux qui s'intéressent à elles » (*Réflexivités. L'activité de l'amateur* - Antoine HENNION - citation un peu sortie de son contexte). Encore une réussite : jamais je n'avais été aussi tendu par un pierre-feuille-ciseau. Au milieu de toutes les activités, c'est à peine si on avait le temps de flâner au milieu des champs. Inévitablement, les taches essentielles nous ont tous temporairement fait passer du côté de la régie. Pour superviser tout ça, Ambrose tenait le rôle fatiguant du régisseur général, parfois dur, mais sans qui il n'y aurait rien. Sans pouvoir tous les citer, j'adresse aux organisateurs, sur le projet depuis des mois, un franc remerciement. G.V.



Photographie : Jeanne Bouvier

Actu de la semaine

Mardi 6 décembre, au Caméo, Nicolas PARISIÉ est venu présenter son prochain film, *Le Parfum vert* (qui sortira ce 21 décembre). Après le succès d'*Alice et le Maire*, il a obtenu la liberté nécessaire pour faire comme il le souhaitait un film d'espionnage bon enfant. Ce qui est intéressant dans la visite d'un réalisateur, c'est qu'il a à la fois le regard du sociologue faisant une étude de réception, catégorisant les différents retours qu'il a pu avoir, et celui d'un analyste nous offrant, presque involontairement, une interprétation pré-cuite de son film. Pour ce qui est de *Parfum vert*, les spectateurs sont partagés entre ceux qui y voient une comédie avant tout autre chose et ceux qui y voient un film d'espionnage hitchcockien et angoissant. J'y ai vu les 2, ainsi qu'un drôle de mélange entre l'artificialité d'une BD Tintin et le « réalisme » d'un certain cinéma d'auteur français. Si vous aimez le ton particulier que donne Sandrine Kiberlain aux films dans lesquels elle apparaît, peut-être serez-vous aussi convaincus par ce film étonnant. G.V.

Critiques de la semaine

4 films sortis mercredi dernier

Nos frangins

La nuit du 5 au 6 décembre 1986, deux étudiants sont brutalement tués par des policiers, à deux endroits différents, en région parisienne. Abdel Benyahia et Malik Oussekiné ne se connaissent pas, mais leurs familles font face à la même police, au même état qui tente un instant d'étouffer l'affaire, de cacher les faits. Leurs noms sont scandés en manifestation. Ils résonnent quelques années plus tard dans une chanson de Renaud, *Petite*, qui clôt le film : « Cicatrices profondes, pour Malik et Abdel ».

Rached Bouchareb s'attache au point de vue des familles et privilégie une ambiance silencieuse et une image désaturée et bleutée. Le mélange d'images d'archive et de fiction, ainsi que le dialogue à part égale entre arabe et français, nous immerge dans ce drame. Le principal défaut du film est aussi sa plus grande qualité : il ne joue qu'une note, celle du deuil, du début à la fin. Les panneaux de fin ne nous donnent pas beaucoup d'espoir : les policiers reconnus coupables n'ont pas passé un seul jour en prison et aujourd'hui encore, de jeunes gens meurent lors de violences policières. À noter qu'une série sur la mort de Malik, *Oussekiné*, est également sortie sur Disney+ cette année. A.D.



Falcon Lake

Bastien, 14 ans, et Chloé, 16 ans, passent leurs vacances au Québec. Une légende de fantôme semble les rapprocher d'une manière singulière. La vie des deux adolescents est sur le point de basculer pour toujours.

Le premier long métrage de Charlotte Le Bon est une véritable réussite. En dehors de la très belle photographie de Kristof Brandl, il est difficile d'avoir un regard purement objectif sur cette œuvre très intime. *Falcon Lake*, c'est l'un des plus beaux poèmes de l'année : une œuvre émouvante, pleine de sensibilité, dépeignant l'innocence et la maladresse de deux jeunes adolescents confrontés à des émotions nouvelles.

Dans ce récit initiatique atypique, une improbable légende de fantômes devient rapidement la métaphore d'un amour inachevé. Le très bel épilogue donne de l'éclat à cette fantaisie d'une manière plutôt inattendue. Quel lien fantomatique unit irrémédiablement les deux amants ? J.L.

Shining

Huit ans que je n'avais pas vu *Shining* ! Sa ressortie au cinéma, le six décembre, était une occasion rêvée.

Revoir *Shining*, c'est un peu comme redécouvrir sa grammaire : on la connaît par cœur, mais on ne peut pas s'en passer. Alors, par où commencer ?

Un hôtel, un assesseur, un labyrinthe, un cimetière indien, et de la neige. *Shining*, c'est une bible de cinéma, une fabuleuse collection de scènes d'anthologie qui ont bouleversé les réalisateurs du monde entier. C'est lui, le film qui a popularisé la Steadicam, en sublimant la prestation légendaire de Jack Nicholson et son fameux "Here's Johnny". *Shining*, c'est un travail colossal sur les décors, un célèbre thème musical, un tournage plus qu'éprouvant et, bien sûr, l'adaptation de l'un des meilleurs livres de Stephen King (quand bien même ce dernier, c'est connu, a renié le film).

Vous l'aurez compris, *Shining* mériterait à lui seul un livre entier d'analyses... ici nous n'avons que quelques lignes. Mais quelques lignes suffisent pour déclarer notre amour à ce monument du cinéma qui ne cessera jamais de nous inspirer. J.L.



Les Bonnes Étoiles

Ce film s'inscrit dans la lignée des thématiques habituelles d'Hirokazu Kore-eda. Il avait fait *Tel père, tel fils*, un film sur une famille bourgeoise dont la tranquillité est bouleversée après la remise en cause du lien biologique sur lequel elle reposait (et qui avait fait fondre Spielberg en larmes). Il avait ensuite eu la palme d'or pour *Une affaire de famille*, un film reposant sur la même idée mais avec une réunion de personnalités plus hétéroclite, vivant dans une misère des plus absolue. Pour *Les Bonnes Étoiles*, son 15ème long-métrage, la famille formée est consciente qu'elle se construit sur des mensonges dès le début. C'est parce qu'ils ont du mal à imaginer leur avenir radieux que les trafiquants d'enfants, la mère qui a voulu abandonner son bébé et l'enfant évadé d'un orphelinat vont s'allier. Les instants de légèreté et d'insouciance qu'ils partagent sont déjà perçus comme éphémères. Comme souvent chez Kore-eda, le film ne cache pas son sentimentalisme bien-pensant. Ici, les trafiquants priorisent le bonheur d'autrui et c'est les larmes aux yeux qu'on se dit « Je t'aime ». L'artificialité de l'ensemble (aussi dû à la photo très travaillée du film) peut rebuter à raison certains spectateurs. Rassurons les amoureux du cinéaste, son savoir-faire en fait malgré tout un drame plaisant et efficace. G.V.

Le top 5 des meilleurs films de fantôme au cinéma

Un classement subjectif chaque semaine

Avec la sortie de *Falcon Lake* cette semaine, nous avons eu envie de consacrer ce top aux meilleurs films de fantômes au cinéma.

1. *Les Autres* - 2001 - Alejandro Amenábar

Le chef d'œuvre absolu d'Amenábar (et je pèse mes mots).

2. *Sixième Sens* - 1999 - M. Night Shyamalan

"I see dead people"

3. *Ring* - 1998 - Hideo Nakata

"Elle ne dort jamais"

4. *Ghost* - 1990 - Jerry Zucker

"The love inside, you take it with you"

5. *Beetlejuice* - 1988 - Tim Burton

"What's the good of being a ghost if you can't frighten people away ?"

Shining ayant déjà sa propre critique dans ce numéro, nous avons préféré ne pas le placer dans ce top. Mentions honorables pour la saga *Conjuring*, *Hérédité*, *Always* et *Vertigo*. Bien entendu, nous n'avons pas oublié *Ghostbusters*. J.L.

Carte Blanche

Une pensée libre, conclusive ou non, autour du cinéma ou à côté.

Il y a peu, Aurore Renaut nous a fait le plaisir de nous donner un cours sur notre reine Jane Campion mais n'a pas eu le temps d'aborder *The Power of the Dog* aka le meilleur film de 2021 (zéro objectivité, c'est une carte blanche, je dis ce que je veux). En bref, mon énorme melon et moi avons décidé de remplacer Aurore et d'écrire deux trois trucs un peu pompeux pour vous convaincre de (re)voir *The Power of the Dog*. Déjà, l'acteur principal est Benedict Cumberbatch, normalement c'est suffisant pour 90% des gens. Les autres, vous n'avez aucun goût... Avec *The Power of the Dog*, Jane Campion offre, entre mélancolie et dualité, les portraits d'hommes et de femmes en proie à la masculinité toxique et au patriarcat (le plot est une belle adaptation (lisez le livre éponyme de T. Savage)). Dans un parfait jeu d'ombre et de lumière, elle symbolise la sensibilité, la complexité et la violence des hommes (l'esthétique est pépète). En gros, Jane Campion prend les codes du western, les chamboule et délivre un film poétique et intimiste. Légèrement rentre dedans (on rappelle que c'est américain, faut qu'iels comprennent tous.tes correctement), on peut retenir que Jane Campion aime l'humain dans son entièreté et sait admirablement le retranscrire à l'écran. C'est un peu sa réponse féminine au *Brokeback Mountain* de Ang Lee. Et comme je dis ce que je veux, pour résumer : c'est un chef d'œuvre (Y'a Benedict Cumberbatch). O.D.

NB : j'aime abuser des parenthèses (anyway)